



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2010

Karin Ueltschi, *La main coupée. Métonymie et mémoire mythique*

Myriam White-Le Goff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12101>

DOI : 10.4000/crm.12101

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Myriam White-Le Goff, « Karin Ueltschi, *La main coupée. Métonymie et mémoire mythique* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 12 octobre 2010, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12101> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.12101>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Karin Ueltschi, *La main coupée*. *Métonymie et mémoire mythique*

Myriam White-Le Goff

RÉFÉRENCE

Karin Ueltschi, *La main coupée. Métonymie et mémoire mythique*, Paris, Champion (« EMA » 43), 2010, 238p.
ISBN 978-2-7453-1927-2.

- 1 Le nouvel ouvrage de Karin Ueltschi s'inscrit dans la continuité de son précédent consacré à la Mesnie Hellequin dans le sens où il poursuit l'exploration de mythèmes fondamentaux liés aux questions de la vie et de la mort, et plus précisément de la Relève du Temps. Cependant l'auteur s'intéresse ici tout particulièrement à l'une des expressions métaphoriques de ces questions dans le conte de la fille aux mains coupées dont le prototype sera la *Manekine* de Philippe de Rémi, également déployé dans d'autres configurations mythiques, cantonnées à la sphère occidentale et judéo-chrétienne mais étudiées en diachronie : « le mécanisme métonymique en est la dynamique, les mythèmes de la maternité et de la royauté le support » (p. 8). Elle s'emploie avec talent à « montrer la coïncidence entre le contenu d'une histoire et le fonctionnement de la mémoire mythique » (p. 8), ce qui souligne avec brio le retentissement de certains textes médiévaux dont la lecture ne révèle pas toujours immédiatement leurs implications profondes.
- 2 Dès l'introduction, Karin Ueltschi met en lumière l'un des mythèmes présents dans le conte : la constitution d'un corps, d'une personne, à partir du fragment coupé d'un autre corps, comme expression ultime de la logique métonymique. Qui plus est, elle lie immédiatement son observation à ses enjeux : « au-delà de la problématique thématique propre à cette étude, le mécanisme métonymique rend en effet compte plus largement du fonctionnement de la mémoire mythique et de son évolution, qui passe par des fragmentations puis des fusions nouvelles, ce qui dote précisément les motifs

mythiques de leur vitalité, de leur constante actualité et de leur pérennité, tout en les rendant, à travers ces chaînes de dislocation et de recomposition, de plus en plus complexes à décrypter » (p. 12). L'auteur part de l'observation de la présence de nombreuses mains coupées dans la littérature médiévale et met en lumière les différents myèmes directement liés à la main coupée : royauté et fertilité, double et dédoublement, traversée de la mer, maternité, calomnie, substitution, immolation sacrificielle, mannequin, poisson, et mariage-couronnement.

- 3 Le chapitre I est consacré à « La raison de l'amputation » : sanction d'une faute ou d'un crime, dans une logique de peine réflexive. L'auteur évoque alors les confusions éventuelles entre main et bras ou entre mains coupées, mains sèches, mains soudées à un objet, par exemple. L'amputation semble un stigmate de l'opprobre et peut, en ce sens, être reliée à la lèpre ou au mal des ardents, en tant que punition de la transgression d'un tabou, tout particulièrement dans le domaine du sang ou de la sexualité (inceste). Mais elle est également un gage possible d'accès à l'Autre Monde.
- 4 Le chapitre II s'intitule « Une métonymie ». Il explique les valeurs de la main qui « réfère en particulier aux sphères d'*avoir* et d'*être*, de *faire* et de *pouvoir*, et enfin de la parole » (p. 65). Ces sphères sont ensuite déclinées et explicitées, jusqu'au rappel de la symbolique des mains gauche, « senestre », ou droite, « dextre », dans une « latéralisation des valeurs » (p. 80). Le panorama symbolique est vaste et s'attache également à certaines positions des mains, à des gestes ou à des expressions. Karin Ueltschi recense également les mains réelles, mains de morts ou objets représentant des mains, les mains allégoriques de différentes traditions religieuses, et expose leurs valeurs, étonnamment cohérentes sous sa plume qui n'hésite pas à débusquer les cas de « philologie poétique » (p. 89), comme elle les évoque joliment. Elle suit encore les empreintes et observe les variantes synonymiques des mains, pieds, nez et yeux, que l'on semble (re)trancher si aisément au Moyen Âge, ou des gants innombrables qui jalonnent les textes. La main et ses avatars sont interprétés comme autant de signes.
- 5 Le chapitre III, « De l'amputation à la génération », entre plus vivement dans la trame mythique étudiée. « Dans la relation métonymique reliant la main à la personne s'ancre une logique de dédoublement que la littérature actualise en particulier dans le contexte calendaire du Carnaval » (p. 107). « Fragmentation, dédoublement, génération : c'est ce scénario que reflètent, de manière allusive les contes parlant de mains coupées » (p. 108). « Dans la *Manekine* enfin, ce sujet est traité avec une insistance toute particulière à travers les épisodes de fabrication de 'faux' doubles, variantes synonymiques de la main amputée qui prennent en charge une partie de la mission sacrificielle de l'héroïne » (p. 110). Le conte exprime ainsi le jugement de Claude Lévi-Strauss, selon qui dislocation et dédoublement sont fonctionnellement liés. « *Sans sacrifice*, le miracle de l'animation » (p. 117) ne peut avoir lieu. « Le sacrifice en appelle à la genèse, l'amputation à la régénération non seulement du fragment mutilé, mais de l'entité intégrale. La main coupée crée ou *recrée* le corps, la personne, ou le cas échéant des substituts. On trouve à l'œuvre une dynamique qui tend à tout prix à recoller ce qui a été brisé, morcelé, fragmenté » (p. 124). Comme au chapitre précédent, Karin Ueltschi explore différentes variations ou configurations mythique de ce schéma. Elle dissocie faux et vrais doubles, les substituts, les hybrides, le mannequin, l'automate, le golem, la marionnette, la marotte, la poupée ou les changelins et sosies. Elle croise les problématiques de la ressemblance, de l'image, du double, de l'identité et de l'altérité. On comprend à l'occasion de ces développements, par exemple, l'extraordinaire vitalité signifiante de

la mandragore. Dans ce chapitre, « nous nous approchons (...) de plus en plus d'un nouveau continent qui semble connaître une intersection mythémique centrale avec la métonymie de la main, le retour de ceux qui sont morts, qui parfois font irruption dans notre monde pour le fertiliser, obéissant à une logique cyclique, à la raison du Temps qui doit se renouveler régulièrement pour pouvoir continuer à *passer* » (p. 146). On y comprend le « pouvoir fertilisant de la mort » et les liens entre « bûchers de Carnaval et poissons d'avril » (p. 147). Un cheminement ou des va-et-vient s'opèrent entre mort, cendres, nouveau, printemps, eau et poisson, ce dernier jouant un rôle de « connecteur analogique : par le truchement de l'imaginaire du poisson est *rattaché* et *ressoudé* ce qui a été brisé, est *ressuscité ce qui était mort* » (p. 152). L'histoire de Jonas est sans doute l'exemple le plus abouti de cette logique : « l'imaginaire du poisson, extrêmement riche, semble au service d'une très ancienne idée d'animation, de génération, de régénération et de purification (...) dont le langage littéraire et poétique garde le souvenir en l'ayant relié au motif du membre coupé, euphémisme d'un sacrifice cosmologique conditionnant la survenue de la nouvelle année, du nouveau printemps » (p. 162). On comprend encore dans ce chapitre les liens entre l'amputation et la virginité : « le sacrifice d'un membre en vue de préserver l'*integritas*, c'est-à-dire la virginité absolue, qui est aussi bien physique que mentale et *spirituelle* » (p. 168). « Voici donc réunis dans un nœud solidement lié la manchote, le sang menstruel, le Carnaval, la génération, la purification et la virginité » (p. 172). Le sacrifice, l'amputation, élimine l'acte sexuel et le tabou qu'il représente. C'est pourquoi, dans les configurations mythiques de la main coupée, on rencontre des vierges, mais aussi des accoucheuses, des eunuques ou autres pêcheurs (et le poisson n'est pas loin), tels le roi merveilleux du *Conte du Graal*, des Véronique ou des pédauques qui conduisent l'auteur, loin des attentes initiales, aux abords des contes et jeux de ma mère l'Oye. On approche également des « créatures hybrides qui nous parlent peut-être d'un ancien temps où non seulement la fécondité, mais également la souveraineté était dévolue à la femme, la grande Déesse qui règne notamment sur le panthéon celtique » (p. 191). Karin Ueltschi évoque sainte Brigitte, manchote et rédemptrice, ou les accoucheuses de la Vierge, dont la mutilation est qualifiante. L'auteur ouvre un large pan de l'imaginaire de la reproduction, de l'engendrement : « c'est le thème du grain, ce fragment ou partie de plante (...) qui se contente de tomber en terre pour prendre racine, pour pousser et se reconstituer tout entier, reflet exact de la plante qui lui a donné vie et qui l'a libéré, image surtout d'une alternative à la génération sexuelle. C'est l'endogamie, l'auto-engendrement » (p. 176). « À présent, la trame narrative et mythémique de la fille aux mains coupées peut se lire dans un nouvel éclairage : il s'agit d'un scénario sacrificiel en vue de la Relève du Temps, de la refertilisation de l'univers à travers la restauration de l'intégrité physique de l'héroïne princière et de celle du royaume, ce que révèlent les connecteurs mythiques régulièrement associés aux différentes variantes du conte » (p. 191). Karin Ueltschi évoque enfin des variantes médiévales occidentales du conte qu'elle n'a pas encore analysées, avant de revenir à la figure de Hellequin qui habite intensément l'ensemble de sa recherche.

- 6 L'ensemble de l'ouvrage démontre encore une fois les « cohérences imaginaires » si chères à l'auteur et qu'elle éclaire si bien. La lecture suit le cheminement et les associations, plus ou moins surprenantes et significatives, de mythes qui se structurent en constellation. La cohérence de l'ouvrage lui-même est d'ailleurs poétiquement perceptible par la citation très à propos d'une phrase de l'œuvre rectrice de Philippe de Rémi en tête de chaque chapitre. Ce procédé fournit au lecteur un plaisir

double : celui de l'analyse mais également celui d'une entrée dans la matière, dans le texte médiéval, dont les fragments extraits semblent à leur tour autant de métonymies d'un tout qui dépasse de loin la simple *Manekine* pour s'ouvrir sur la littérature en général. Le travail met en œuvre une méthode pluridisciplinaire où convergent l'ethnologie, l'anthropologie, l'histoire, le folklore, la mythologie comparée et la philologie. Toutefois, on appréciera la rigueur de l'argumentation qui prend soin de ne pas céder à l'extrapolation, qui convoque les mythes celtiques, par exemple, sans les étendre indûment à d'autres sphères culturelles.

- 7 On saluera enfin l'ampleur de la bibliographie primaire et secondaire de l'auteur qui sait en tirer profit avec recul dans un ouvrage synthétique et accessible à un vaste public. Il faut distinguer aussi l'ouverture intellectuelle et la curiosité de Karin Ueltschi qui lance des ponts vers des œuvres plus proches de nous, poursuivant ainsi la logique de cohérence profonde de l'imaginaire qu'elle exprime : *La Main enchantée* de Gérard de Nerval, « L'homme au sable » ou *Klein Zaches* d'E.T.A. Hoffmann, les œuvres d'Aloysius Bertrand, *Das Marmorbild* d'Eichendorff, Heinrich Kleist et même *Harry Potter*.